

Note de lecture

Bernard Lahire, *La Culture des individus* (Paris, La Découverte, 2004)

Professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon et directeur du Groupe de recherche sur la socialisation, Bernard Lahire, à la fois critique et héritier de Bourdieu, est l'auteur de *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi* (La Découverte, 2004). On prête au philosophe Ludwig Wittgenstein un goût quasi enfantin pour les histoires policières et les baraques foraines et l'on sait que Jean-Paul Sartre aimait regarder des westerns à la télévision et préférait les romans de la « Série noire » aux ouvrages de Wittgenstein. Ce qui surprend dans ces histoires, c'est le décalage entre les portraits que l'on dresse d'eux en philosophes et ce que l'on apprend par ailleurs de leurs pratiques et de leurs goûts culturels. Mais on se tromperait en considérant qu'il s'agit d'exceptions statistiques qui confirment la règle générale de « cohérence culturelle ».

De caricatures en vulgarisations schématiques des travaux sociologiques, on a fini par penser que nos sociétés, marquées par le maintien de grandes inégalités sociales d'accès à la culture, étaient réductibles à un tableau assez simple : des classes dominantes cultivées, des classes moyennes caractérisées par une « bonne volonté culturelle » et des classes dominées tenues à distance de la culture. Dans ce livre qui combine argumentation, modèle théorique et ampleur du matériau empirique (données statistiques, plus de cent entretiens, etc.), Bernard Lahire propose de transformer la vision ordinaire des rapports à la culture. Il met ainsi en lumière un fait fondamental : la frontière entre la « haute culture » et la « sous-culture » ou le « simple divertissement » ne sépare pas seulement les classes sociales, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes de la société. L'auteur montre qu'une majorité d'individus présentent des profils dissonants qui associent des pratiques culturelles allant des plus légitimes aux moins légitimes. Si le monde social est un champ de luttes, les individus sont souvent eux-mêmes les arènes d'une lutte des classements, d'une lutte de soi contre soi.

Les goûts marginaux

En publiant, en 1979, *La Distinction*, Bourdieu soutenait, contre le sens commun, que les préférences culturelles des individus n'avaient rien de spontanées et qu'elles dépendaient de facteurs socio-économiques. C'est parce que les goûts des individus sont relatifs à leur classe sociale que ceux-là sont sociologiquement évaluables et par conséquent déterminables. À sa manière Bourdieu réitérait ce que Durkheim avait auparavant engagé avec *Le Suicide* : faire la preuve que la sociologie peut traiter, au titre de phénomènes sociaux, de ce qui relève apparemment de l'ordre individuel. En même temps, toute entreprise d'explication sociologique du goût passe par une généralisation préjudiciable à l'individualité des goûts. Afin de s'arrimer au degré d'exactitude des sciences de la nature, la sociologie explicative a sacrifié les exceptions à la règle, les individualités à l'ordre des lois. Parce qu'il n'y a de science que du général, il ne pouvait être question de traiter scientifiquement du particulier. En ce sens, dans le champ de la sociologie, la singularité des goûts était condamnée à demeurer *accidentelle*.

Evidemment, les lois sociologiques ne peuvent être déterministes : les mêmes causes n'engendrant pas ici les mêmes effets. On peut bien appartenir à des catégories sociales défavorisées sans pour autant en adopter systématiquement les préférences. Le sociologue doit limiter ses prétentions en matière de prédiction, et préférer le probable au certain, le vraisemblable au vrai, la majorité à la totalité. S'il n'a pas fallu attendre les travaux de Bernard Lahire pour relever que de nombreux individus échappaient aux lois sociologiques, on lui doit d'avoir tenté de formaliser des comportements bigarrés, à l'instar par exemple de ces ouvriers appréciant Bach, le Titien, Rachmaninov, le thé fumé de chez Mariage frères, même si la majorité d'entre eux préfère la musique populaire et la bière.

Une partie de l'entreprise de *La Culture des individus* se résume à répondre aux objections qui ont accompagné la sociologie. Quelles sont les réserves et les critiques des détracteurs ? La sociologie ne rendrait compte que partiellement de comportements d'individus pouvant agir aux dépens de

normes préétablies. De plus, à l'intérieur d'un groupe social, chaque individu peut avoir des préférences dissonantes, oscillant entre musique baroque et genres musicaux plus populaires. La réponse de Bourdieu ne tarderait pas à poindre : la sociologie projette ce qui se produit le plus couramment, dans la grande majorité des cas. Ainsi les individus dont les goûts sont disparates, hétérogènes, font certes exception, mais sans changer fondamentalement le sens de la règle. Pourtant, selon Bernard Lahire, les dissonances culturelles sont des phénomènes non pas minoritaires et purement accidentels, mais largement répandus. D'où la nécessité, voire l'urgence, pour la sociologie, d'assumer des cas « marginaux » que Bourdieu considérait à tort comme trop singuliers pour devoir être véritablement pris en compte.

La critique de l'individualisme

Une sociologie des goûts peut-elle être autre chose qu'une exploration systématique de l'individualisme ? Critiquant une sociologie – explicative et caricaturale – accusée de plaquer des modèles sur des individus, au reste tous différents, l'individualisme reprend à son compte, en la poussant à son comble, l'idée que chacun est unique et irréductible aux autres individus. Selon Gilles Lipovetsky, dès lors que l'individu est souverain, le projet social se subordonne au bien-être individuel où chacun devient maître de ses goûts. Ses choix sont l'expression d'une liberté dont le consumérisme, mais pas seulement, peut être un moyen privilégié d'expression. Levant les objections morales et justifiant l'essor de l'économie de marché, cette thèse permet *a posteriori* de justifier la « demande » marchande. Au sein de ce schéma, l'individu est moins sujet de la consommation que libre et responsable de ses actes.

Cependant, cette perspective s'appuie sur le déni de tous les facteurs – sociaux, économiques, psychiques, publicitaires, marketing – qui influent sur les choix des individus, sans compter qu'elle fait l'impasse sur les travaux de philosophes, psychanalystes, sociologues et d'économistes qui ont contribué à ce débat, faisant la preuve d'une controverse irréductible à des équations aussi simplifiées. Le parti pris de l'individualisme place le plaisir au centre des préoccupations de l'individu, oubliant qu'on peut être esclave de ses passions, soumis à désirs, et plus largement, sous l'influence d'un marketing suscitant des désirs autant qu'il les commande. Il est contradictoire d'affirmer la liberté de l'individu tout en admettant l'efficacité de stratégies marketing qui, pour se révéler opérantes, doivent empiéter sur le libre-arbitre.

La critique de l'individualisme dénonce à sa manière l'illusion de liberté. Il ne faut pas confondre l'idéal de l'individualisme avec une réalité où les comportements – notamment en matière de goût – sont globalement homogènes et prévisibles. En témoignent la sociologie des goûts et les études de marché. En outre, sans le secours d'enquêtes rigoureuses ou de données statistiques, Lipovetsky peut parler d'éclectisme des goûts individuels, d'individu multiculturel et métissé, sans jamais être en mesure d'expliquer ces phénomènes. Une hypothèse en redouble au mieux une autre.

La *Culture des individus* vise moins à faire le constat de l'individualisme, qui fait figure de lieu commun, qu'à en produire les explications correspondantes. Le défi du sociologue consiste à se pencher sur l'individualisation des goûts sans céder aux sirènes idéologiques de l'individualisme et à ses avatars hédonistes. L'auteur se détache des conceptions individualistes pour déployer puis expliciter une « sociologie des socialisations individuelles ». En effet, rien n'empêche d'affirmer que les goûts prétendument individuels des uns soient à l'unisson avec les goûts des autres.

La mesure des préférences

Un des mérites de l'ouvrage est de poser la question des outils d'évaluation des goûts. Il s'agit, contrairement aux méthodes classiques des entretiens, de s'abstenir de présupposer un système de dispositions, c'est-à-dire un « passé incorporé » (éducation, école, famille) qui constituerait la cause de toutes les préférences passées et futures. De surcroît, les variables d'une enquête quantitative ne disent pas grand-chose sur les modalités de l'engagement des personnes enquêtées. Elles ne précisent pas si le goût de l'individu correspond à une pratique plus ou moins contrainte, routinière, associée à de l'intérêt ou du plaisir, ou encore vécue sur le mode de la passion. Il faudrait plutôt

retenir la pluralité des domaines culturels, des compétences, des dispositions, des contextes et des circonstances de leur actualisation, de même que les fréquents décalages entre goûts et pratiques effectives. Nombreuses sont les variables à intégrer : la pratique par obligation scolaire, par contrainte situationnelle exceptionnelle, l'activité habituelle et sans goût particulier, l'accompagnement plus ou moins heureux d'autrui (enfants, amis, conjoint), la pratique par courtoisie ou politesse, le désir de délasserment ou de défoulement par des pratiques qu'on n'apprécie pas habituellement, la délimitation temporelle d'une licence qu'on s'accorde, la consommation ironique, la curiosité sans engouement, la gratuité de l'accès à l'offre qui engage alors moins personnellement.

Les variables individuelles dépendent en grande partie du modèle d'investigation retenu par le sociologue. S'il croise des catégories socioprofessionnelles, sexuelles, d'âge, avec des pratiques et des goûts, il privilégie une variation de goûts entre catégories. S'il concentre son attention sur un individu, il laisse apparaître des variations individuelles qui, auparavant, ne se voyaient qu'entre catégories. La critique de l'enquête par questionnaires tient à cela qu'elle ne bénéficie pas de la confiance établie dans le cadre d'entretiens (modèle du confessionnal). En même temps, n'en déplaise à Bernard Lahire, la confiance ne suffit pas à valider des désirs personnels qui peuvent être aléatoires, éphémères, illusoire ou faussement transparents.

Comment se fondent les différents degrés de légitimité culturelle, depuis des produits à forte légitimité culturelle (musique baroque ou nouveau roman) aux autres à faible légitimité (chanson populaire ou karaoké) ? Tout d'abord, la légitimité culturelle ne se définit pas extérieurement aux acteurs, elle découle de leur propre système de représentations. La légitimité culturelle s'impose même à ceux qui s'y dérobent : on peut affirmer aimer Richard Strauss, reconnaître là une forme supérieure de culture, tout en continuant d'écouter des musiques populaires. C'est la preuve d'un ordre culturel – légitime et dominant – auquel tous les individus se réfèrent, indépendamment de leurs pratiques effectives. C'est parce qu'il peut y avoir des consommations non légitimantes de certains produits qu'il est difficile d'associer invariablement consommation et désir. Par ailleurs, la démocratisation de biens de consommation à forte légitimité culturelle tend à réduire leur degré de distinction et de légitimité. Reste à mettre en lumière les ressorts qui conduisent l'individu à la variation de ses goûts dans un sens ou dans l'autre, en justifiant la direction dans laquelle les dissonances opèrent chez un même individu.

Les facteurs de dissonances

Bernard Lahire ne pose pas l'existence d'une libre circulation des préférences : chacun conserve un noyau dur de préférences conformément à son rang social. Globalement, il existe des profils culturels consonants très légitimes pour les CSP élevées (élitisme, ascétisme culturel) et, inversement, des profils consonants peu légitimes pour les catégories sociales inférieures. Plusieurs raisons expliquent la situation des dernières : le faible capital scolaire parental et personnel, l'isolement géographique, le défaut de relations professionnelles ou amicales, et donc de rares contacts avec des profils culturels dissemblables. Les comportements dissonants des classes supérieures sont justifiés par leur capital culturel et économique qui évite de confondre dissonances et rattachement à des classes inférieures. C'est en outre une manière de se démarquer de la bourgeoisie conservatrice. Pour les classes moyennes, la possibilité reste très ouverte d'aller soit vers des formes de culture supérieure ou au contraire inférieure.

Les facteurs à l'origine de profils culturels dissonants sont les suivants : individu n'ayant pas la même position sociale que ses parents ; augmentation du capital scolaire à la suite d'études ; changement de position sociale dans la hiérarchie ; confrontation régulière avec des personnes aux propriétés culturelles différentes. Ce dernier point est essentiel pour comprendre l'importance des influences « sociales » sur les patrimoines individuels, lesquelles sont autant de relais possible aux socialisations culturelles d'origine familiale.

Sans doute les analyses n'insistent-elles pas suffisamment sur les rapports de concurrence entre différents modèles de culture – littéraire, scientifique et commercial – à l'intérieur de l'école ou à l'extérieur, avec les modèles de socialisations marchandes des industries culturelles. A juste titre, la jeunesse n'est pas une classe substantiellement repliée sur elle-même, contrairement à des idées reçues, mais soumise à des contraintes qui impliquent des modes de socialisation, parfois

antagonistes, au nombre de trois : les parents, l'école et les pairs (amis et médias). La dissonance culturelle forte qui anime la jeunesse est à la mesure de l'importance des relations extérieures à la sphère domestique. On remarque notamment chez les jeunes, une correspondance significative entre le reflux de la culture littéraire et artistique et des comportements dissonants, libérant la place à des pratiques naguère hérétiques ou impures.

Lignes de fuite

On peut regretter que *La Culture des individus* ignore délibérément la dimension *consumentiste et économique* des biens culturels, proposant une explication partielle, voire par moment naïve de la socialisation des préférences. Cette dernière gagnerait à se combiner à l'analyse des stratégies déployées par les entreprises, à l'examen des techniques de commercialisation des produits et aux modalités de jugement et de consommation. L'économie de marché et les motivations attenantes des individus dans la sphère de la consommation ont contribué à l'émergence de ces goûts discordants. Car l'idée d'un consommateur résolument labile, dont les goûts ne répondent plus à une ligne directrice, peut s'expliquer par une offre commerciale dont le constant renouvellement a accru la versatilité des individus.

Au terme de *La Culture des individus*, l'équation que proposait Bourdieu 30 ans plus tôt ne se trouve pas être fondamentalement transformée, si ce n'est amendée ou nuancée. Que les individus aient des goûts dissonants ne remet guère en question l'existence d'un noyau culturel dominant, indispensable à la prolifération épisodique de formes dissidentes de culture. Bourdieu le reconnaissait, Bernard Lahire ne fait que le confirmer. Le principal intérêt de l'entreprise du disciple aura été de conduire la sociologie du maître dans ses derniers retranchements, à étendre le champ de la rationalité, à rendre raison des accidents, à s'attacher à prédire davantage les comportements des individus. Intégrer les exceptions, montrer qu'elles sont au fond soumises à une logique explicative, c'est justifier la pratique de la sociologie sur la base des sciences exactes, geste classique et récurrent de fondation qu'aucune discipline aux ambitions scientifiques ne doit mésestimer.

C'est en faisant le deuil des réalités individuelles que la sociologie durkheimienne s'est constituée : difficile de saisir la réalité individuelle ; d'où l'idée que le social, c'est le collectif.

Comment étudier le goût sinon en se référant aux variations d'une civilisation à une autre, d'une société à une autre, d'une époque à une autre, d'un groupe et d'une classe à un autre ?

Contestation de la thèse posée, au reste sans être réellement défendue, selon laquelle le discours de la sociologie classique est en déperdition du fait de l'individualisation croissante des comportements où chaque individu consent à ce qu'il fait indépendamment des classes ou des groupes. Ces thèses marquent au fond leur indifférence aux convergences en matière de préférence qu'indiquent les travaux de la statistique. Le problème se manifeste clairement : on pose ce qui reste à démontrer, i.e qu'il reste à définir les modalités et délimiter les contours de ce qu'on entend par l'individualisme. Critique de Hennion et Gilles Lipovetsky. Ce dernier croit voir l'effacement des grandes identités et entités sociales au profit d'un éclatement généralisé pour conclure que les désirs individualistes nous éclairent aujourd'hui davantage que les intérêts de classe.